

74 DE LA LÉGISLATION,
de famille, pour en jouir en qualité
de simple usufruitier. S'il se glissa
différens abus chez les Spartiates,
s'ils furent enfin les maîtres de dis-
poser à leur gré de leurs terres, &
si cette révolution funeste perdit sans
ressource la République & les Loix
de Lycurgue, il me semble qu'on en
peut tirer les instructions les plus utiles
sur la nature des propriétés; il me
semble qu'on en doit conclure que
nous ne pouvons trouver le bonheur
que dans la communauté des biens.
Je vous prie, Milord, de ne pas perdre
patience, & de m'écouter.

CHAPITRE III.

*De l'établissement de la propriété. Elle
n'est point la cause de la réunion des
hommes en société. La nature les
invitoit à la communauté des biens.*

Je vous ai assez parlé, continua notre
Philosophe, des avantages de l'égalité;
& votre dernier argument, pour prou-
ver qu'elle ne peut subsister avec la

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 75
propriété des biens, est d'une si
grande force, que je ne balance point
à regarder cette malheureuse pro-
priété comme la première cause
de l'inégalité des fortunes & des
conditions, & par conséquent de tous
nos maux. Les Poëtes que Platon vou-
loit chasser de sa République, ont
mieux connu que les Législateurs &
la plupart des philosophes, l'origine,
la marche & les progrès des sentimens
du cœur humain. Ils ont appelé siècle
d'or cet heureux tems où les propriétés
étoient inconnues; & ils ont senti
que la distinction du tien & du mien
avoit produit tous les vices.

Quelle misère, je vous prie, que
des personnes qui passent pour philo-
sophes, répètent éternellement les uns
après les autres, que sans la propriété
il ne peut point y avoir de société?
Est-il vrai que ce soit pour s'assurer
la jouissance de ses possessions, qu'on
ait fait des Loix & des Magistrats?
Les hommes se sont rapprochés,
parce qu'ils avoient des qualités
sociales, & que leurs besoins les
invitoient à s'aider & à se servir
mutuellement. C'est parce qu'ils
D ij

6 DE LA LÉGISLATION,
étoient sujets à des mouvemens d'im-
patience, de colère, d'emporte-
ment, de haine & de vengeance;
c'est parce que tous n'étoient pas
également dociles aux conseils de
leur raison, & que souvent on abusoit
du droit de se venger & de punir ses
ennemis, qu'on établit une puissance
publique à qui on remit le soin de
punir, de venger ou de réparer les
injures & les injustices des particuliers.
Certainement la société s'est formée,
avant que la terre fût assez peuplée
pour que ses productions spontanées,
la chasse & la pêche, ne pussent plus
suffire à la subsistance de ses habi-
tans. Pourquoi les hommes auroient-ils
imaginé, dans cette situation, de culti-
ver les champs? Ce n'est que le besoin
qui peut nous forcer à travailler. La
terre n'avoit alors aucun prix, aucune
valeur; autant qu'on peut remonter
à l'origine des Nations, tous les
monumens ne nous indiquent-ils pas
qu'elles ont commencé par être er-
rantes? Comment donc pouvoient-
elles avoir des propriétés? Si les
sociétés se sont formées sans les
connoître, pourquoi n'auroient-elles
pu subsister sans leur secours?

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I. 77*

Quand les hommes, en se mul-
tipliant, sentirent enfin la nécessité
d'avoir des demeures fixes & de cul-
tiver la terre, je vous demande si la
première idée qui se présenta à leur
esprit, fut de faire un partage & d'é-
tablir des propriétés? En faisant un éta-
blissement nouveau, il est de la nature
de notre esprit de se conduire encore
par les idées avec lesquelles l'habitude
l'a familiarisé. Il est donc raisonna-
ble de penser que nos pères, obligés
de travailler pour se procurer une
subsistance plus commode, réunirent
leur travail en commun, comme ils
avoient déjà réuni leurs forces pour
former une puissance publique. Après
avoir uni leur travail, ils devoient
recueillir en commun. Vous voyez
avec quelle sagesse la nature avoit
tout préparé pour nous conduire à la
communauté des biens, & nous em-
pêcher de tomber dans l'abyme où
l'établissement de la propriété nous
a jetés. Pour moi, je vous l'avoue,
bien loin de regarder cette commu-
nauté comme une chimère imprati-
cable, j'ai de la peine à deviner
comment on est venu à établir des

propriétés. Je n'ai là-dessus que des conjectures qui ne me satisfont pas entièrement, & si je ne craignois de manquer de respect à nos pères, quels reproches ne leur ferois-je pas pour avoir fait une faute qu'il étoit presque impossible de faire.

J'avois gardé jusqu'alors un profond silence; mais ces dernières paroles me parurent un paradoxe si extraordinaire, que je ne pus m'empêcher d'interrompre notre Philosophe. Ce qui m'étonne beaucoup, lui dis-je, c'est que vous soyez embarrassé d'une chose qui ne m'embarrasse nullement. Pourquoi nos pères sont-ils si coupables, & quels grands obstacles ont-ils eus à surmonter pour devenir méchans? Il me semble que les sottises ne sont que trop naturelles aux hommes. N'est-il pas tout simple que ce fond d'avarice & d'ambition que nous portons dans notre cœur, n'ait pas voulu se contenter de la communauté de biens? Si ces deux passions, avant que d'être aiguillonnées par la propriété, étoient beaucoup moins actives qu'aujourd'hui. Elles devoient cependant nous sol-

liciter avec assez de constance & de force pour obtenir enfin tout ce qu'elles demanderoient; & il auroit fallu une espèce de miracle pour que nos pères n'eussent pas fait la faute que vous leur reprochez.

Vous auriez raison, me répondit notre Philosophe, si la nature avoit fait l'homme avare & ambitieux, comme elle l'a fait sensible à la pitié, à la colère, à la reconnoissance, à l'amitié, &c. Mais puisqu'elle vouloit le mettre à portée de se rendre heureux, elle s'est bien gardée de lui donner les deux vices qui contribuent le plus à son malheur. L'ambition & l'avarice ne sont pas mères, si je puis parler ainsi, mais filles de l'inégalité. Pour se convaincre que ces deux passions étoient inconnues à la naissance des choses, & ont suivi & n'ont pas précédé la propriété, il suffit de faire attention qu'avant cet établissement, les richesses ne consistant qu'en des fruits que le tems alteroit & corrompoit promptement, il étoit inutile d'en cueillir ou d'en cultiver plus qu'on n'en pouvoit consumer. Puisqu'il n'y avoit point de fortune,

il ne devoit point y avoir d'avarice. Mais le germe de cette malheureuse passion fut jetté parmi les hommes, dès que la propriété fut connue. Le citoyen ne regarda plus le champ qu'il cultivoit du même œil qu'il l'avoit vu jusqu'alors; il s'occupa davantage de lui-même dans son travail, il oublia le bien public, & fut dès-lors moins généreux. Il s'établit un commerce des denrées que chaque famille ne put consumer. Le superflu ne fut plus une chose inutile depuis qu'on pouvoit l'échanger; les besoins augmentèrent, on sentit l'avantage d'être riche. Voilà l'avarice; & elle ne tardera pas de s'accroître en inventant tous les jours de nouveaux moyens de se satisfaire.

Il en est de même de l'ambition. Je sais que quelques philosophes ont prétendu que nous naissons ennemis les uns des autres, & qu'en commençant à respirer, les hommes eurent le desir de se faire la guerre, de se déchirer & de s'affervir mutuellement; mais au lieu de m'arrêter à réfuter cette absurde philosophie, ne suffit-il pas de demander sur quelle

apparence de raison on imagine que la nature ait arrangé de telle sorte notre condition, qu'un homme ne puisse être heureux qu'aux dépens d'un autre? Tout ne nous dit-il pas que le soin de notre conservation a d'abord dû nous occuper entièrement? Pourquoi veut-on qu'un être qui pense, s'expose au danger de la guerre sans espérance d'un bien? Si on veut me persuader que les hommes avoient de l'ambition avant la naissance de la société, il faut me faire voir les avantages que cette passion pouvoit leur présenter; il faut me démontrer qu'il n'y a point d'absurdité à supposer que des hommes qui n'avoient que des idées d'égalité, de liberté & d'indépendance, pouvoient former des projets d'empire, de servitude & de tyrannie.

Passé encore, si on avoit rejeté la naissance de l'ambition au tems où les sociétés se formèrent. On pourroit dire, avec quelque ombre de vraisemblance, que les Magistrats, flattés du plaisir de commander, & fiers de se voir les Ministres des Loix, se livrèrent à des espérances ambitieuses;

mais je vous avoue, que j'aurois quelque peine à le croire. Comment ces espérances ambitieuses pouvoient-elles s'associer avec l'égalité à laquelle on étoit accoutumé avant l'établissement des propriétés? Remarquez, je vous prie, que chez tous les peuples dont nous connoissons l'histoire, l'avarice a toujours précédé l'ambition. Plus une Nation est pauvre, moins il doit s'y former de projets d'ambition & de tyrannie. Pourquoi cela? C'est qu'il est infiniment aisé à des hommes pauvres d'arranger de telle manière les Magistratures, qu'on n'ait rien à craindre de l'autorité des Magistrats; & qu'ils seroient des insensés, s'ils osoient aspirer à n'être pas les simples organes de la Loi. C'est que rien n'est plus facile dans cette situation que d'inspirer à tous les citoyens l'amour du bien public; & que cette vertu, qui étouffe l'ambition, ne laisse paroître que l'émulation & l'amour de la gloire. L'ambition suppose des propriétés. Avant qu'il y ait des ambitieux, il doit y avoir des riches qui jouissent de leurs avantages, & dont la fortune soit à la fois enviée

& respectée. Sans cela l'homme se donneroit-il la peine d'être ambitieux? Etouffant & corrompant la plupart de ses qualités sociales, par quel intérêt pourroit-il se résoudre à commettre les injustices & les violences nécessaires au succès de l'ambition?

Rien ne me paroît plus aisé que de contenir les hommes dans le devoir, avant qu'on eût établi des propriétés; car rien n'étoit plus aisé que de pourvoir à leurs besoins & de les satisfaire. Je crois voir les citoyens distribués en différentes classes; les plus robustes sont destinés à cultiver la terre, les autres travaillent aux arts grossiers dont la société ne peut se passer; je vois par-tout des magasins publics, où sont renfermées les richesses de la République; & les Magistrats, vraiment pères de la Patrie, n'ont presque point d'autre fonction que d'entretenir les mœurs, & de distribuer à chaque famille les choses qui lui sont nécessaires.

C'est, selon les apparences, la paresse qui troubla le bonheur de cet âge d'or. Peut-être que des hommes plus indolens & moins actifs que les

autres, & qui attendoient leur subsistance du travail commun de la société, la servirent avec moins d'assiduité & de zèle. Leur nonchalance, comme tous les autres vices, augmenta en n'étant pas réprimée. Les paresseux furent à charge à leur concitoyens qui se plaignirent, & la République commença à être agitée par ces dissensions. Si vous n'êtes pas content de ces conjectures, vous pouvez attribuer la naissance des premiers désordres à l'injustice des Magistrats, qui, dans la distribution des fruits ou des autres choses nécessaires, se firent à eux-mêmes une meilleure part, ou marquèrent une préférence injuste pour leurs parens & leurs amis.

Quoiqu'il en soit de ces premiers mécontentemens qui préparoient une révolution funeste, croyez-vous, ajouta notre Philosophe en me serrant la main, qu'il fût impossible d'y remédier? les passions alors n'avoient point l'opiniâtreté & la force qu'elles eurent depuis. Pour proscrire la paresse, il ne s'agissoit que d'encourager au travail en portant des Loix qui auroient veillé, dans les citoyens, l'instinct

naturel qui nous invite à rechercher l'estime de nos pareils, & à craindre leur mépris. Pour arrêter les plaintes des hommes laborieux qui trouvoient mauvais de travailler pour des citoyens inutiles à la société; il suffisoit de leur accorder des récompenses & des distinctions qui les auroient fait regarder comme les bienfaiteurs & les pères de la Patrie. Si le mal venoit des préférences injustes des Magistrats dans la distribution des fruits; on pouvoit, sans beaucoup de peine, les rappeler à leur devoir. Mille moyens, tous plus simples les uns que les autres, se présentoient à la politique de nos pères, & tous étoient également propres à maintenir l'ordre. Il seroit inutile de vous en parler, & il est aisé de les imaginer, puisque plusieurs peuples, malgré l'emportement de nos passions, ont encore trouvé le secret de prescrire des règles aux Magistrats, & de les contraindre à obéir aux Loix.

On se livra sans réflexion à des mouvemens de colère, d'indignation & de vengeance. Puisque nous ne vivons plus, dirent les citoyens les

plus laborieux, des fruits spontanés de la terre, & que le travail de nos bras est nécessaire à la société, il est juste que chaque citoyen y contribue également. Il n'y a qu'un moyen pour bannir la paresse & châtier les paresseux; que désormais les fruits de la terre n'appartiennent qu'à ceux qui les auront cultivés, & aux ouvriers qui leur donnent, pour ainsi dire, une nouvelle existence. Nous espérons en vain que les Magistrats mettront dans nos distributions la justice & l'impartialité que nous désirons. Pour arrêter le cours des maux dont nous nous plaignons, que tardons-nous donc à porter une Loi qui attribue & donne à chaque citoyen la récolte que ses soins auront produite? Faisons un partage égal de nos terres, la nécessité, la plus puissante des Loix, bannira la paresse; le besoin donnera de la force, de l'activité & de l'industrie, & nos Magistrats seront débarrassés d'un emploi qu'ils ne peuvent remplir. On ne découvre point l'atyme qu'on creusait sous ses pas, & on portera la Loi funeste qui ordonnoit le partage des terres.

Croyez-vous, dit Milord en badinant, m'avoir convaincu avec vos idées poétiques? Il ne manque à la description de votre siècle d'or que des ruisseaux de lait qui serpentent dans les plaines; & si vous ne m'aviez déjà prouvé qu'on n'abandonne point impunément les règles étroites de la nature, je ne serois point trop fâché qu'on nous eût fait passer du siècle d'or au siècle d'argent. Si je vous dis qu'une pointe d'avarice est peut-être nécessaire aux hommes pour les faire agir; vous me répondrez qu'ils se porteront insensiblement aux derniers excès, & j'ai peur que vous n'ayez raison. Quoiqu'il en soit, la communauté des biens répand une extrême langueur dans la société. Quel engourdissement! Vous avez bien raison de craindre que la paresse, la plus paisible des passions, ne trouble cependant vos citoyens. Pourquoi travailleroient-ils? La culture de la terre doit être négligée, & les campagnes ne produiront que des moissons stériles sous des mains qui ne seront pas animées par la propriété, car on ne travaille pas pour les autres avec

la même ardeur que pour soi. Quel chétif spectacle auroient d'ailleurs présenté les sociétés, qui, pour se gouverner par vos principes, auroient été obligées d'être extrêmement petites? Quelle occupation fastidieuse pour des Magistrats que l'unique soin de rassembler les productions de la terre, de visiter les ateliers des artisans, & de distribuer tristement aux citoyens les denrées & les vêtemens dont ils ont besoin! Enfin, si tous les hommes ne restoient pas dans ce premier état, ne voyez-vous pas que ceux qui se feroient opiniâtrés à ne point changer de situation, auroient été bientôt envahis par quelque voisin dont l'avarice & l'ambition auroient fait une puissance formidable?

Milord, répondit notre Philosophe, si les hommes n'ont pas besoin d'avoir des propriétés pour être sensibles au plaisir & à la douleur, soyez sûr que la communauté des biens ne les jettera pas dans cet engourdissement que vous redoutez. Je ne conviendrai point qu'on doive être avide & avare pour que la terre soit bien cultivée. Votre objection n'est pas nouvelle

pour moi, on me l'a proposée cent fois, & cent fois, j'ai prié mes adversaires d'observer qu'en ne se faisant pas une idée nette de la différence qu'il doit y avoir entre des hommes qui ne se font pas écartés des institutions de la nature, & des hommes qui en sont monstrueusement éloignés; il est presque impossible de s'entendre en raisonnant avec eux. Par une erreur étrange, ils confondent les sentimens de notre éducation & ceux de la nature; parce que dès l'enfance notre ame est ouverte aux erreurs & aux passions que nos pères se sont faites, & qu'elles seules sont capables de nous donner de l'action & du mouvement; nous nous sommes accoutumés à les appeler abusivement l'instinct de la nature. N'ayant aujourd'hui, pour toute politique, que l'art de nous servir de nos vices pour nous remuer & nous donner de la vie; sans doute nous resterions immobiles & sans action à la vue des motifs qui détermineroient & entraîneroient les citoyens de mon âge d'or. Nous pesons tout au poids d'un vil intérêt, nos plaisirs & nos douleurs dépendent

de nos gains & de nos pertes ; mais des hommes qui ne sont pas avarés , ont d'autres sources de plaisir & de peine.

On ne travaille point , dites-vous , avec la même ardeur pour les autres que pour soi ; cette vérité est incontestable pour tous les tems. Mais qui vous a dit que ce cultivateur infatigable , qui fait des récoltes beaucoup plus abondantes que ne l'exigent ses besoins & ceux de sa famille , ne travaille pas pour lui ! Il travaillera véritablement pour lui , Milord , si les Loix ont su attacher de la gloire & de la considération à son travail. Au milieu de notre corruption , nous voyons encore des hommes qui , conduits par l'estime de leurs pareils & l'approbation de leur propre conscience , croient travailler pour leur bien particulier en s'immolant au bien public. Pourquoi donc la communauté des biens ne produiroit-elle pas des héros ? Nous sommes actifs & laborieux par avarice ; en nous conformant aux intentions de la nature , nous l'aurions été par devoir , pour éviter le mépris & goûter le

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I.* 91
plaisir qui accompagne la considération. Rassurez-vous donc , Milord ; mais quand je serois obligé de convenir que dans la communauté des biens , les récoltes seroient moins abondantes que dans l'état de propriété qui dévaste tant de provinces ; qu'en concluriez-vous ? Il me semble que sans tomber dans une trop lourde absurdité , je pourrois croire qu'il est plus avantageux pour le genre humain d'avoir quelques vertus , que beaucoup de fruits. Que deviendra , dit-on la population ? Je réponds qu'il vaudroit mieux ne compter qu'un million d'hommes heureux sur la terre entière , que d'y voir cette multitude innombrable de misérables & d'esclaves qui ne vit qu'à moitié dans l'abrutissement & la misère. Mais j'ajoute que si les hommes n'avoient jamais établi la propriété , la terre seroit aussi cultivée & aussi peuplée qu'elle peut l'être. Le bonheur ne multiplie-t-il pas les hommes ? On n'auroit point vu de ces Gouvernemens qui dévorent les habitans.

Vous m'avez demandé quel chétif